

Fénelon le pur amour.

- Bourdieu, déjà, hérite du jansénisme et de Pascal la représentation d'un intérêt qui se méconnaît lui-même : la corruption de notre âme par la chute se manifeste *par l'omniprésence indéracinable de l'amour de soi* qui contamine même les élans les plus désintéressés. Or, l'objection des moralistes du XVII^e siècle a donné lieu à une tentative théorique de penser un amour de Dieu totalement désintéressé : c'est le Pur Amour, développé par Fénelon.
- Nous savons que la doctrine chrétienne de l'agapê valorise le désintéressement : « l'amour ne cherche pas son intérêt » dit l'apôtre Paul. Mais d'un autre côté, la doctrine du péché originel rend l'homme incapable de s'élever à l'amour absolument gratuit de Dieu pour ses créatures. Il y a là un problème, non pas érotique, mais « agapique », une contradiction constitutive : nous devons faire ce que pourtant nous ne pouvons pas faire en vertu de notre nature pécheresse. La difficulté est ordinairement résolue par le recours à la grâce, assistance divine qui permet au miracle, à l'impossibilité de se réaliser. Mais comment l'homme, même touché par la grâce, peut-il y parvenir ?
- Telle est la question posée par Fénelon, dans son *Explication des maximes des Saints*. Sa réponse est célèbre : puisque l'amour doit être fondamentalement non égoïste, il faut sacrifier notre intérêt pour le salut au moyen d'une « supposition impossible », et faire œuvre de volonté pour renoncer à vouloir par soi-même, et ainsi s'abandonner à Dieu. La supposition impossible prend acte du fait qu'aimer doit être totalement détaché d'un espoir de bonheur, de récompense ou de satisfaction quelconque : faisons l'hypothèse que Dieu aurait déjà décidé de ma damnation sans que je puisse rien y faire. Serai-je encore capable de l'aimer ? Que m'est-il possible de vouloir si je sais avec certitude que mon malheur éternel est assuré ? Cette supposition impossible est une sorte d'exercice spirituel pour purger la volonté, ma volonté, de tout égoïsme. Car c'est ainsi que se produira la désappropriation de soi.
- Mais comment puis-je vouloir ne plus vouloir ? La volonté est toujours celle d'un « moi » qui se pose lui-même avec son désir. Et donc en voulant ne plus vouloir, je manifeste encore ma volonté, et l'amour de soi pourrait se glisser là. Pourtant, il s'agit de faire en sorte qu'en moi ce soit Dieu qui veuille, et non plus moi. **Je prends un exemple pour expliquer ce que veut dire Fénelon, mais ce n'est pas forcément à mettre dans le paragraphe. Supposez un enfant qui se noie, et supposez que vous allez le sauver. Supposez encore que vous pouvez suspendre le temps et l'inconscient, et examiner tous les motifs que vous avez d'aller le sauver : avoir votre photo dans les journaux, avoir l'approbation des gens qui regardent, pouvoir vous estimer vous-mêmes, toucher une récompense, faire le malin devant votre chéri. Supposez enfin que toutes ces choses que vous espérez ne se produiront pas, et qu'au contraire il se produira tout ce que vous craignez. Allez-vous encore sauver l'enfant qui se noie ? Si oui, alors c'est Dieu qui veut en vous.**
- Tel est le rôle de la supposition impossible des mystiques. Elle fonctionne comme une sorte de purge de la volonté égotique ordinaire : en rendant vaine toutes nos aspirations mondaines, et supra-mondaines, elle produit une dissolution de notre tendance à rechercher le bonheur et le malheur pour nous-même. Tout ce qui motive la volonté, ce sont des aspirations demandant à être comblées, et qui nous individualisent. Si l'on enlève à la volonté son objet, le motif sur lequel elle se fixe, il ne reste d'elle qu'une pure puissance d'attachement. Et cet attachement, du plus

profond du désespoir, se portera sur Dieu dont on n'attendra pas qu'il console, mais simplement qu'il dispose de cette puissance d'agir à quoi la volonté est réduite.

- Autrement dit : plutôt que de vouloir éteindre la vie qui prendrait la mesure de son absurdité (comme Schopenhauer), la désappropriation de soi nous donnerait accès à l'essence de la volonté comme puissance d'agir. Se désapproprier de soi, c'est au fond se débarrasser non pas de soi, mais de la conception d'un « soi » comme un noyau d'identité stable, doté de désirs et de crainte qui le singularisent, et c'est accéder à soi comme entité relationnelle.